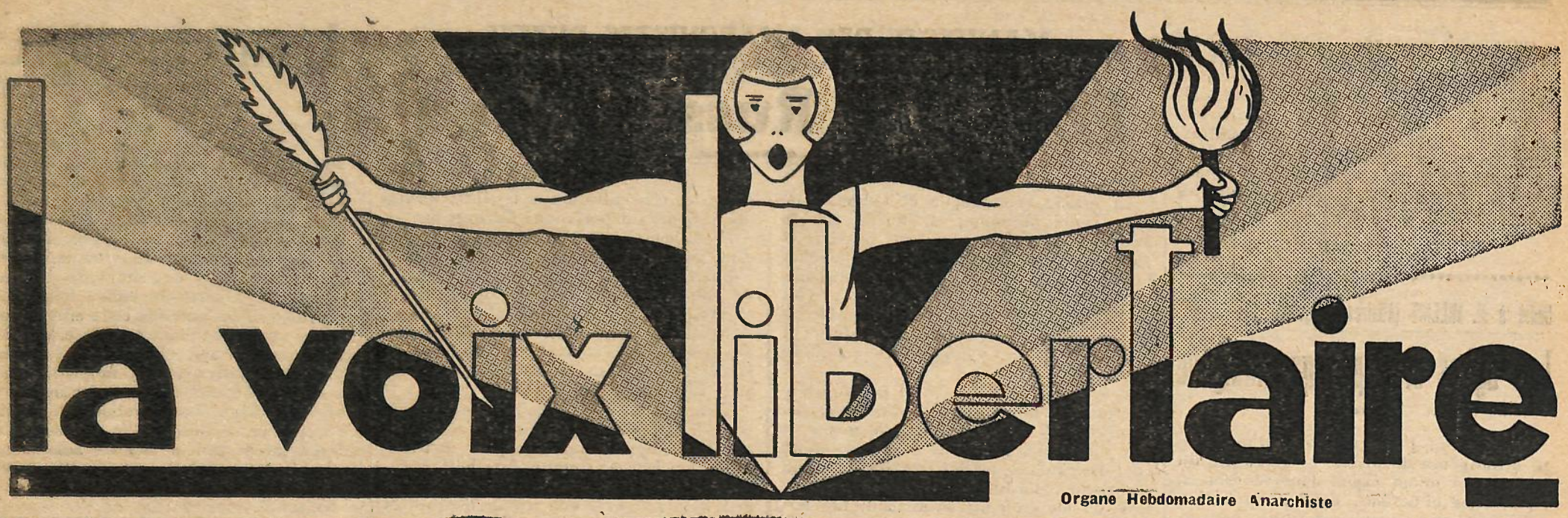
SEPTIEME ANNEE. — N° 293. PRIX : 0 fr. 50 SAMEDI 2 MARS 1935.



Organe Hebdomadaire Anarchiste

« VOIX LIBERTAIRE »
Boîte postale n° 27
Envois d'argent : Chèque Postal LANSADE 10.675
Limoges

ABONNEMENTS

	Trois mois	Six mois	Un an
France	5 50	11 fr.	22 fr.
Etranger	7 50	15 fr.	30 fr.

AVEC TOUS LES OPPRIMES
Contre tous les oppresseurs

DE LA PROPRIÉTÉ

Marseille, 21 février 1935.

Cher camarade Sadier.

Lue à l'instant, je vois que ta lettre, où tu me demandes mon avis, va bien plus loin que le *Plus Loin* de Paul Reelns et de Cornelissen, retardataires, non pas de 50 ans, comme tu le prouves dans ton article de la « V. L. » du 16 février, mais au-delà des temps primitifs de la formation de l'appropriation capitaliste et militariste d'une minorité de privilégiés et de parasites, vivant aux dépens des multitudes dépouillées et désarmées, comme aujourd'hui.

Tu as beau leur répondre que les terres (au lieu d'être l'apanage héréditaire de quelques seigneurs ou bourgeois dans chaque commune, région ou nation), doivent devenir, par la révolution transformatrice de cette vieille iniquité, le bien commun des groupements agricoles, jouisseurs enfin de leurs produits et de leurs échanges ; de même les groupements industriels ; tes adversaires te demandent : Comment, — *dans cette surabondance de chaque terroir* — pourront subsister les vieillards, les malades et les enfants ?...

Lorsque *les associations libres des travailleurs*, comme les appelait, il y a cent ans, le fondateur de la doctrine autonome et fédérale, Proudhon, père et grand-père de l'Anarchie, si pillé et si escamoté par tant de sycophantes du communisme libertaire et de l'anarchisme individualiste, possèderont aussi bien l'appareil terrestre que les appareils mécaniques, tes adversaires te demandent : Comment feront-ils pour construire ou pour réparer les maisons ?...

Quand tu leur exposes qu'il ny a plus nécessité ni intérêt à accaparer, à monopoliser, à individualiser les richesses, quelconques, dans la satisfaction assurée des besoins de chacun par le Travail de tout pour tous, tes adversaires te demandent : Comment on appréciera la capacité, les connaissances la valeur des travailleurs ?...

Quand tu expliques le régime de l'égalité économique et de la souveraineté réelle des producteurs, suite et conséquence de l'abolition de l'organisme étatique, hiérarchique et militaire, tes adversaires te demandent : Comment seront établis le débit et le crédit et l'impôt de chacun ?...

Et ils concluent : Comment, et dans combien d'années et de siècles, sera réalisée la devise du strict communisme : A chacun selon ses besoins, de chacun selon ses capacités ?...

Réponds-leur, si tu as le temps et la patience, et il en faut, même après tes argumentations et tant d'autres, que ce strict, cet étriqué communisme, qui fut proféré par le plus que centenaire Saint-Simon, n'est pas le nôtre.

Nous n'avons pas de gabarit, de spéculum, de toise pour mesurer, juger, soupeser les capacités, les valeurs, qui si intellectuelles, si hautes, si géniales soient-elles, n'ont droit à aucune suprématie, ni de leur part, ni de celle d'un mesureur autoritaire; mais ne sont elles-mêmes que des produits vivant grâce au Travail de tous et doivent et devront se trouver heureuses de procréer dans le bonheur commun.

Bien à toi fraternellement.

THÉODORE JEAN.

La Guerre Italo-Abyssine

Le fascisme se nourrit de bellicisme. le fascisme conduit tout droit à la guerre. Cette vérité va se manifester une fois de plus. Déjà, à la suite du putsh nazi en Autriche, Mussolini, pour rehausser son prestige, envoya des troupes à la frontière et faillit incendier l'Europe. Maintenant il s'en prend à l'Abyssinie, à laquelle l'impérialisme italien semblait renoncer à la suite des formidables raclées qu'infligea à son armée feu le roi Ménélick.

Mussolini a rendu cette guerre inévitable. Il envoie des troupes en Afrique Et les journaux bourgeois nous vantent l'enthousiasme des volontaires italiens en route vers les champs de mort. Nous savons de quoi est fait cet enthousiasme. Il est fait surtout d'ignorance, car bien que la guerre mondiale de 14-18 soit, historiquement parlant, toute récente, elle est oubliée pour beaucoup. Surtout pour les jeunes. Ceux qui ne savent pas sont beaucoup plus faciles à prendre au piège de la défense nationale. Les professionnels du patriotisme le savent bien. Témoin le général de Cugnac qui, dans un article intitulé « Faut-il causer avec Hitler ? », écrivait dans la *France Militaire* du 22 décembre dernier : « Il se peut que les anciens combattants allemands n'aient pas envie de recommencer l'expérience de 14. Mais il a quinze classes qui n'ont pas fait la guerre. Ce sont six millions de jeunes Allemands auxquels on a enseigné l'espoir d'une revanche, la nécessité du pangermanisme et la haine de la France... »

Mais n'est-ce pas le même enseignement que l'on donne à la jeunesse de tous les pays ? Il est vrai que le fascisme vient encore renforcer le culte du massacre et la haine de l'étranger.

Le vaillant organe des immigrés socialistes italiens *Giustizia e Liberta* qui, tout comme son aînée qu'il remplace *La Liberta*, fournit des articles substantiels et ne perd pas son temps à baver sur les anarchistes, une abondante documentation sur le conflit italo-abyssin. Nous nous permettrons nous donnait, dans son dernier numéro, d'y puiser un article qui met bien en relief les responsabilités de la boucherie qui se prépare.

LES ETAPES DE L'AVENTURE

7 novembre 1934. — Le roi débarque en grande pompe à Mogadiscio, capitale de la Somalie. De Bono, ministre des colonies et futur organisateur de l'entreprise, lui sert de guide.

17 novembre. — Un télégramme d'Asmara, capitale de l'Erytrée, annonce que le consulat de Gondar, en Abyssinie du Nord, a été assailli par des réguliers et des irréguliers éthiopiens. Quelques ascaris ont été tués. (Nous faisons de suite remarquer alors, que ces incidents intempestifs servent à préparer le dossier de la provocation indispensable pour justifier une guerre de conquête).

28 novembre. — Tous les journaux italiens annoncent que le gouvernement de Addis-Abeba a donné pleine satisfaction au gouvernement italien pour l'incident de Gondar (qui peut être considéré comme clos).

30 novembre. — Le roi est de retour de Somalie.

8 décembre. — Le *Popolo d'Italia* annonce que le 5 le poste avancé de Ual-Ual a été attaqué par les Ethiopiens. (Le moment d'un gros incident est arrivé).

13 décembre. — Le même journal parle des graves pertes abyssines (outre 100 morts).

15 décembre. — Première note éthiopienne à la Société des Nations, dans laquelle il est affirmé que la garnison de Ual-Ual a attaqué, après divers incidents, l'escorte anglo-abyssine pour la délimitation des paturages en territoire éthiopien. Le rapport du colonel anglais Clifford, à Londres, confirme cette version. Le négus demande l'arbitrage.

16 décembre. — Réponse du gouvernement italien, affirmant que Ual-Ual se trouve en Somalie. Que la frontière est incertaine; que l'Italie refuse l'arbitrage et demande indemnité et réparation.

18 décembre. — Nouvelle note abyssine. Insistance pour l'arbitrage neutre.

24 décembre. — Nouvelle réponse italienne contre l'arbitrage et pour l'immédiate satisfaction morale et matérielle.

26 décembre. — Addis Abela proteste encore à Genève parce que l'avance italienne en territoire éthiopien continue et parce que des aéroplanes italiens ont jeté des bombes.

1er janvier. — Etant donné le péril de guerre Addis Abeba demande l'intervention de la S. D. N. en vertu de l'article 11 du pacte.

5 janvier. — Départ clandestin du général De Bono. Ce départ était déjà décidé depuis deux semaines.

6 janvier. — Accord franco-italien sur des bases aussi misérables qu'elles laissent entrevoir des concessions virtuellement plus substantielles.

18 janvier. — Laval et Eden suggèrent au Conseil de la S. D. N. de se désintéresser du conflit italo-abyssin invitant les deux puissances à traiter directement entre elles. (Plus tard Simon dira aux Communes que la S. D. N. ne peut s'intéresser à toutes les questions et partout !)

20 janvier. — Vaste mouvement dans les hauts grades de l'armée. Le général Vacani est nommé commandant de la division Peloritana (Messine) qui doit se préparer à partir. (Ce général a été liquidé par la suite parce que — arrivé à Messine — il avait protesté auprès du ministre de la guerre — Mussolini — contre l'insuffisance et le désordre des préparatifs.

21 janvier. — Massacre du français Bernard et de son escorte. Les fascistes lancent leur mot d'ordre sur la nécessité de mettre un terme à l'anarchie éthiopienne au nom de la civilisation occidentale.

26 janvier. — Replâtrage ministériel; relève de la garde. On élimine les tièdes et les inadaptés à l'aventure.

29 janvier. — Incident de Afdub avec 5 ou 6 morts des deux côtés. (Il reste secret jusqu'au 12 février).

1er février. — On commence d'enrôler les volontaires. Cet enrôlement est avoué le 17 par le Grand Conseil fasciste.

10 février. — Départ du premier bataillon de chemises noires, de Naples.

12 février. — Mobilisation des divisions Gavinana et Peloritana, avec l'appoint des compléments de 1911. Mobilisation des officiers et spécialistes des autres classes. On communique à cette date seulement l'incident de Afdub opportunément retardé.

18 février. — Départ du chef des autres deux bataillons de chemises noires. Le chef d'état-major de la Milice annonce pouvoir disposer de 70.000 volontaires.

***

Ainsi la préméditation apparaît nettement. Pour mieux la faire ressortir, *Giustizia e Liberta* cite une étude de Léon Simon sur Laval, le Duce et le Négus, parue dans *Europe*, numéro de février. Il y est question de l'augmentation insolite du trafic du canal de Suez. La part de l'Italie serait de 22,5 p. 100 dans cette augmentation. Et au dire de l'*Afrique Française*, il ne pourrait être question dans tout cela que de matériel de guerre.

Devant la carence de la S. D. N., le prolétariat doit agir et rapidement. Pour ce qui concerne la France, il doit crier bien haut sa réprobation des accords de Rome et s'opposer de toutes ses forces à l'envoi de matériel de guerre en Italie. Il y va de notre propre sécurité, car l'étincelle qui vient d'apparaître aux frontières de la Somalie et de l'Abyssinie, peut, demain, si nous n'y prenons garde, incendier toute l'Europe.

TRENCOSERP.

Pour faire réfléchir

Le critérium du bien, la pierre de touche qui permet de séparer le vice de la vertu, c'est le succès qui fit tuer des hommes par millions ou rafla des milliards se voit comblé d'honneurs, mais l'on condamne durement le meurtrier vulgaire ou le voleur de quelques francs. Si Boulanger avait réussi, les encensoirs fumeraient toujours à son intention; s'il avait échoué, Bonaparte serait flétri par l'histoire du nom d'aventurier. Et l'on déclare jaloux le soldat las de trimer pour l'avancement d'un général, l'ouvrier que dégoûte un travail avantageux pour le seul patron, l'écrivain trop amoureux de son indépendance pour se pendre aux sonnettes d'académiciens gâteux; alors que l'élite englobe le chef dont la gloire fut cimentée avec le sang d'autrui; le noceur qui prélève son abondance sur la misère de ses employés, le penseur dont la liberté d'esprit fut sacrifiée au désir d'être de l'Institut. Tel est le culte du succès, qu'un homme au-dessous de la moyenne paraîtra supérieur aisément, s'il est riche ou porte un grand nom; par contre le bagnard, même repenti, n'inspirera que dédain. L'Eglise a trouvé mieux; grâce à la Providence, bonne et muette fille, elle légitime tout coup de force pour peu qu'il serve ses intérêts. L'usurpateur, s'il réussit, trouve en elle une alliée : contre la dynastie mérovingienne elle appuya Pépin, et sacra Bonaparte après avoir sacré les Bourbons. Au dire des autorités religieuses, le succès serait l'indice du vouloir divin; de même, au regard du Code, une longue impunité fait oublier le crime, une possession prolongée le vol. Nécessités pratiques, dira-t-on. Alors que penser des règles morales déclarées intangibles, mais que lois et juges

s'empressent de violer quand reconnues d'application trop difficile ? Qui consacre l'usurpation triomphante devrait avoir la pudeur de ne point proclamer coupables les tentatives révolutionnaires de l'avenir. Pure flatterie à l'égard des nouveaux maîtres, dont on caresse la secrète espérance d'un règne éternel ! Dès que gouvernent les adversaires d'un régime, le gendarme qui les traqua devient leur fidèle serviteur.

L. Barbedette.

Dédié à M. MILLIOT (Affaires indigènes)

Les aghas et la politique indigène

Ces jours-ci, j'ai reçu la visite d'un groupe d'indigènes de Biskra — Territoire du Sud — qui m'ont exposé leurs doléances, reproduites ci-dessous, dans une pétition qu'ils ont envoyée aux autorités : gouverneur général, etc.

« Nous possédons des terres — El Fed — au douar amar Zabchergui, depuis très longtemps, et avons même payé une rançon en 1871... Actuellement, le caïd de notre douar s'est emparé d'une partie des dites terres.

» De plus, les Cheiks Keors se sont emparés aussi de cent parts, qu'ils ont revendues pour dix mille francs.

» Après plusieurs réclamations M. l'adjoint-administrateur de Biskra fut désigné pour procéder à une enquête. Il se transporta sur les lieux. Les Cheikhs et Kebors reconnurent les faits, seul l'Agha nia.

Cependant ce dernier continua de cultiver une partie de ces terres et détourna presque toute l'eau d'arrosage pour son usage personnel.

» Cheikhs et Kebors sont d'accord avec l'Agha... Ce terrain est *arc*, c'est-à-dire collectif.

» Nous avons eu l'honneur de vous envoyer trois pétitions à ce sujet — aux autorités — Mais le caïd Agha continue à choisir les meilleures terres *et prend presque toute l'eau d'arrosage*, ce qui nous cause un grave préjudice et fait manquer les récoltes aux parties de terres qu'on nous a laissées... Tous les gens du Douar souffrent de cette situation. Ils ont désigné dix notables *pour s'occuper* de cela. Ce sont : Omar Mahmoud, Hocine ben Turqui, Amer ben Trade, Boutarfaïn Messaoud, ben Omara, El Mekki ben Monçour, Mohamed Lakdar ben Chérif, Laghénisi ben Seghir, El Hachemi ben Mesbah, Mabrouk ben Maamar, Dridi...

» Le caïd, pour se venger, dressa chaque fois des rapports pour nous punir. Nous avons été condamnés à la consigne, prison et à l'amende. »

Voilà la situation dans laquelle se débattent la plupart des indigènes, qui habitent sur les confins nord du Sahara, de toute l'Algérie...

Nous rappellerons les campagnes que nous avons menées, dans la presse N. A., contre d'autres aghas voraces, de Biskra et d'ailleurs, qui mettent leur contrée en coupe réglée et réduisent leurs sujets à la plus affreuse misère, aggravant la crise actuelle et l'insécurité générale...

Nous en appelons aux conseillers généraux indigènes *indépendants* du département de Constantine et à la presse libre de France.

De nombreuses tribus ont été ruinées par les expropriations, perpétrées par des français et des indigènes *officiels*.

Un contrôle sévère doit être exercé sur ces terres litigieuses indigènes de toute l'Algérie.

Le résultat de toutes ces *opérations* coloniales est une misère épouvantable qu'on veut juguler avec des pouvoirs forts, par des répressions féroces...

Il faut que cela cesse, si l'on ne veut la ruine complète de toute la colonie.

V. Spielmann.

ATTENTION !

Au 1er janvier 1935, Albert de Jong a démissionné comme secrétaire exécutif du B.I.A. et de la C.I.A. A partir de la même date, Han Kuijsten a été nommé à sa place. L'adresse du secrétariat du B.I.A. et de la C.I.A. — Service de Presse C.I.A. est, à présent : Han Kuijsten, Hugo de Grootlaan 4, à Heemstede (Pays-Bas).

Albert de Jong continue à faire partie du secrétariat du B.I.A. Sa nouvelle adresse est à présent : Albert de Jong, Hugo de Grootlaan 6, Heemstede (Hollande). C'est son adresse privée. Toute correspondance B.I.A.-C.I.A. doit être adressée à Han Kuijsten, Hugo de Grootlaan, n° 4, à Heemstede (Hollande).

MANIFESTE DES ANARCHISTES RUSSES

Pour une Russie libre !

La misère économique et l'absence de tous droits politiques en Russie tzariste avaient contraint de nombreux ouvriers et paysans à quitter leur pays et à chercher le bien-être matériel hors de ses frontières.

La révolution du mois de mars 1917 vint abolir le régime monarchiste et établir les plus larges libertés politiques; transformant ainsi la Russie en un des pays les plus libres du monde.

Mais cette révolution avait un caractère politique et n'atteignait pas les bases capitalistes qui — par leur nature même — sont une source de misère et d'exploitation pour les grandes masses travailleuses. Non seulement il ne fut pas touché à ces bases, mais on les protégea sévèrement. Les larges libertés politiques se trouvaient ainsi en choquante contradiction avec la dépendance économique de la population, dépendance qui soumettait le peuple travailleur au bon plaisir d'un groupe restreint de propriétaires, possesseurs de la terre, des moyens de production et de toutes les richesses du pays. Cette dépendance — comme toujours et partout — a mis « pratiquement » en péril l'existence de la liberté même.

En dépit de ces contradictions la révolution poursuivit sa marche victorieuse. Au mois de novembre 1917 son évolution atteignait son point culminant, supprimant ces contradictions par l'expropriation des exploiteurs, l'abolition du capitalisme en Russie. Avec l'abolition du capitalisme disparaissait (du moins, on pouvait le croire) la principale cause de la misère économique et la menace de perdre la liberté.

Les paysans s'emparèrent de la terre; les ouvriers prirent les fabriques et, librement, commencèrent à construire, pour eux-mêmes les forces créatrices de la vie du pays. La Russie se couvrit d'un réseau serré de communes urbaines et de villages libres et se convertit politiquement en une fédération de dizaines de milliers de soviets. L'Etat commençait à disparaître remplacé par le grand principe de la Commune de Paris, c'est-à-dire par la Fédération des communes urbaines et paysannes indépendantes. Les paysans, après avoir réparti les terres, commençaient à les administrer comme une propriété collective au moyen des Comités agricoles.

Les ouvriers créaient l'administration ouvrière dans les fabriques par un organisme librement choisi et révocable, et s'efforçaient de transformer la fabrique en « commune productrice » poursuivant sa production dans l'intérêt de toute la population du pays. Les habitants des cités s'emparaient des maisons et se mettaient en devoir de les administrer au moyen de Comités libres; ces comités se convertissaient graduellement en organes primaires de la « commune de consommation », ils se convertissaient en même temps en organes d'ordre et de sécurité, organes d'auto-défense. L'armée, lugubre menace pour toute liberté, était abolie et remplacée par l'armement général du peuple.

En un mot, en Russie, et pour la première fois dans le monde, se créèrent des conditions favorables à l'épanouissement d'une véritable égalité économique et d'une véritable fraternité, c'est-à-dire : les conditions auxquelles aspire toute l'humanité « culturelle » et avancée.

De toute leur âme, les ouvriers et paysans émigrés aspiraient à rentrer dans cette vieille Russie qui réalisait enfin des merveilles de rénovation sociale. Mais la guerre, et le blocus qui la suivit, dressaient des obstacles insurmontables entre eux et leur pays d'origine. Enfin la guerre et le blocus prirent fin; il n'y avait pas encore de guerre civile en Russie et beaucoup de ces émigrés enthousiastes revinrent vers leur pays comme vers une terre promise.

Qu'y trouvèrent-ils ?

Ils y trouvèrent une réaction terrible qui s'intitulait : « révolution ». Ils y trouvèrent l'écrasement sauvage de tous les droits humains les plus élémentaires et de toutes les libertés.

Ils y trouvèrent le despotisme, installé sous forme de « dictature du prolétariat »; plus exactement ils y trouvèrent une dictature maquillée d'une nouvelle manière, la dictature de la « bureaucratie », exercée sur le prolétariat et sur toute la population.

Ils y trouvèrent un esclavage économique « étatisé », en comparaison duquel l'esclavage du salariat des pays capitalistes n'était qu'un jeu enfantin.

Ils y trouvèrent leurs anciennes connaissances : la famine, les milliers de tombes, les fusillades, les prisons surpeuplées, les camps de concentration et les lieux mêmes des anciennes déportations du tzarisme.

Ils se heurtèrent à la tyrannie asiatique d'un puissant état militaire et policier.

Enfin, toutes les conquêtes révolutionnaide notre peuple et tous les résultats des efforts progressifs des générations d'avant la Révolution furent retrouvés par eux non pas vivants, mais sous vitrine, au Musée de la Révolution. Sous vitrine aussi la liberté et la Révolution même !

Vivre sous un semblable régime n'est pas possible autrement qu'en oubliant complètement la dignité humaine pour se transformer en bête de somme. Nos émigrés furent obligés de quitter à nouveau leur pays, mais cette fois avec une cruelle blessure au cœur...

Si la liberté dans une société républicano-démocratique du modèle capitaliste qui exclut toute égalité économique est une tromperie, *le socialisme sans liberté est l'esclavage et la bestialité* (Bakounine a proclamé déjà cette vérité sociologique au XIXe siècle).

Nous, anarchistes « delo-trudoviki », nous ne désirons ni l'une ni l'autre de ces formes d'oppression, ni en Russie ni ailleurs. Nous nous trouvons de nouveau à l'étranger et pour les mêmes causes qu'au temps du tzarisme. Nous considérons comme un devoir sacré, envers notre peuple et envers toute l'humanité travailleuse, de lutter pour la Russie libre, pour le bien-être de toute sa population, pour l'égalité économique, sans laquelle toute liberté est impossible; par conséquent nous nous déclarons ennemis irréconciliables du régime russe actuel, nous le proclamons et nous le proclamerons devant les travailleurs de tous les pays; nous combattrons ce régime jusqu'à la victoire définitive.

L'expérience de Russie nous a montré qu'il ne suffit pas (comme le prétendent tous les socialistes étatistes) de détruire la propriété économique. L'expérience de notre pays montre qu'il est nécessaire, pour cela, de détruire aussi l'Etat qui, même sous sa forme la plus libérale, détruit inévitablement la liberté, établit des privilèges, engendre une nouvelle classe régnante — la bureaucratie — et crée un régime étatique d'esclavage, le plus terrible des esclavages parce qu'il les comprend tous.

Rétablissement, approfondissement et extension des conquêtes de novembre 1917, voilà notre objectif.

Nous, anarchistes « delo-trudoviki », nous voulons voir en Russie se constituer une Fédération *libre* de communes *libres*, une Fédération économique *libre* des Fabriques, des « communes productrices » qui fassent servir toute l'économie populaire aux intérêts et au bien-être de tous.

Nous voulons qu'à la base d'un nouvel ordre libre soit placé le travail libre, socialement utile, égal pour tous, et *moralement* obligatoire pour tous.

Nous vous chargeons de l'organisation de cet ordre dans notre pays; nous en appelons pour engager cette lutte à tous nos compatriotes dispersés à l'étranger.

Nous sommes pour l'égalité, la liberté et la fraternité !

Unissez vous à nous !

G. Maximof (Delo Truda, déc. 1934)

Traduction A. Riggtof et S. Vergine.

La Fraternité Universitaire

La Fraternité Universitaire est entrée dans sa 15e année d'existence. Si la lutte fut toujours âpre, elle l'est devenue encore davantage depuis que la vogue est aux dictatures. L. Barbedette et ses amis sont exposés aux coups d'adversaires implacables et puissants. Mais la besogne accomplie prouve qu'ils n'ont pas perdu leur temps ; le rôle joué au cours des événements récents a fourni la preuve de leur force. On s'explique clairement aujourd'hui l'acharnement déployé contre eux.

Petite Correspondance

A. P., Nîmes. — Trop de copie cette semaine pour insérer compte rendu de la réunion. — La Rédaction.

A. Sadier. — Pas pu lire l'adresse et le nom de la ville manque.

L'amour libre

Les morales en vigueur, et en particulier la morale chrétienne, considèrent l'amour comme une capitulation de conscience, une faiblesse de la chair, une faute grave, un caprice des sens. Nous, au contraire, nous affirmons que l'amour est un besoin impérieux d'ordre physiologique autant que sentimental. Tous les esprits lucides, débarrassés des préjugés, tous les hommes de science de bonne foi, reconnaissent le bien-fondé de cette affirmation.

Dans une société bien ordonnée, nul n'oserait contester que chacun doit être libre d'aller et de venir comme il lui plait, d'exercer son intelligence comme ses muscles, de travailler suivant ses aspirations, libre enfin de s'associer suivant son inclination et de donner satisfaction à tous les besoins raisonnables que réclame notre nature complexe.

Pourquoi donc, à l'âge où l'on éprouve le besoin d'aimer, où la nature réclame l'accomplissement d'un acte dont dépend la conservation de l'espèce, pourquoi donc serions-nous tenus à la solitude, à la tristesse, à de longues années d'une existence anormale, sans profit aucun ? Pourquoi donc ne pas admettre la légitimité du sixième sens comme celle des cinq autres ? Pourquoi ériger des obstacles à deux êtres dont leur ardeur juvénile les pousse irrésistiblement l'un près de l'autre ? Pourquoi donc empêcher ces deux êtres de savourer la plus grande joie, le plus grand bonheur dont nous a dotés la Nature ?

Au nom de qui ou de quoi a-t-on défendu l'accomplissement d'un acte si naturel ? C'est les religions qui ont toujours flétri l'amour. Le Christianisme en particulier s'est montré très sévère envers Cupidon. La chasteté, le renoncement au plaisir et au bonheur sont agréables à Dieu, nous disent les croyants. Quelle sottise ! Sur quoi se base-t-on pour émettre cette affirmation ? Pour ma part, je crois que quelques fanatiques hallucinés ont attribué à « leur » Dieu ces sentiments de répugnance envers l'amour. Pour être logique, le croyant devrait faire le raisonnement suivant : « Dieu a créé les hommes tels qu'ils sont ; tous nos organes sont son œuvre ; il a doté notre nature du besoin d'aimer, du désir de rapprochement des sexes ; il a mis dans les cœurs une soif ardente de bonheur. Nous ayant doté de tout cela comment admettre que Dieu aime la chasteté et la continence ? Pourquoi Dieu défendrait-il d'user de ce qu'il a créé ? ». Si j'étais déiste, j'affirme que je croirais honorer la divinité en faisant vibrer les créatures qu'elle a eu l'amabilité de mettre à notre disposition. Je croirais, en agissant ainsi, être beaucoup plus agréable à Dieu que de flétrir ce qui est son œuvre.

S'il est une propriété qui n'est pas un vol, c'est bien celle de notre personne. Chaque être humain doit avoir le droit de disposer entièrement de soi. Il n'est donc pas admissible que l'Etat, la famille ou un groupement quelconque, s'arroge le droit de régenter autrui et de formuler suivant son caprice l'autorisation ou l'interdiction.

Il ne faut pas confondre l'amour avec le mariage. Le mariage est une convention sociale. L'amour c'est une loi naturelle. Le mariage c'est une prison, une chaîne qui tient rivés l'un près de l'autre deux êtres toute leur vie. Le mariage c'est la prostitution de l'amour : en effet, l'homme recherche presque toujours la dote et la femme la situation. La femme, bien souvent, se marie pour le mariage et non pour le mari. Les jeunes gens vont au mariage en aveugles; ils ignorent la portée de l'engagement qu'ils prennent le jour de leur union. Les jeunes fiancés aiment à se dire : « Je t'aimerai toujours ». Qui donc peut savoir si l'on aimera toute la vie ? Aimer toujours, sans se lasser, est évidemment un très bel idéal. Je serais le premier à désirer et à souhaiter l'éternité dans l'amour, si c'était possible. Aimer n'est pas une question de volonté. On aime et on cesse d'aimer... sans savoir pourquoi. Pourquoi donc condamner deux êtres à vivre en commun lorsqu'ils désireraient reprendre leur liberté ?

Ce qu'il y a de plus répugnant dans le mariage, c'est de constater que, dans la plupart des cas, il n'est qu'un vil marchandage, qu'un odieux calcul. L'intérêt est à la base de beaucoup d'unions légales. Parfois aussi, mariés sous l'instance insupportable des parents, les jeunes époux vont de déception en déception et leur union devient un enfer dont il leur est interdit de se libérer. De plus, la fumée de l'encens et la lecture monotone du Code civil sont incapables de faire naître l'amour là où il n'existe point. Même lorsque l'amour existe au début du mariage, il est rapidement détruit, parce que le mariage n'est pas une association de deux êtres égaux et indépen-

dants. Le mari y joue un rôle autoritaire néfaste, c'est lui le chef à qui l'on doit obéir. La femme a un rôle passif, elle doit être soumise à son mari. Elle doit accepter servilement le « devoir conjugal » même quand elle ne le désire point. Comment l'amour serait-il viable dans ces conditions? Comment survivrait-il à l'institution antinaturelle du mariage ?

L'amour doit être libre. Ce doit être un sentiment désintéressé. Il se suffit à lui-même dès l'instant que, sans nuire à personne, il embellit notre existence et contribue à notre bonheur.

Qu'y a-t-il de plus beau, de plus noble, de plus sain que l'amour libre ? Pour faire de l'amour un sentiment élevé, il faut exterminer la contrainte et l'intérêt, afin que lorsque deux êtres se rapprochent, leur rapprochement soit uniquement dicté par l'amour. Qu'on ne vienne pas m'objecter que préconiser l'amour libre, c'est être « immoral », car dans ce cas, je poserai la question suivante : « Qu'entendez-vous par moral et immoral ? ». Pour moi est moral tout ce qui est naturel; est immoral tout ce qui n'est pas conforme à la nature. Puisque l'amour libre est une loi nature, je peux affirmer qu'il est moral au sens le plus élevé du mot.

Jeunes gens des deux sexes, vous qui êtes à l'âge merveilleux des ardeurs généreuses et des nobles élans, n'attendez pas qu'il soit trop tard pour vous griser de liberté, d'air pur et d'amour. La vieillesse et la maladie arrivent toujours trop vite. Le bonheur sourit aux audacieux, aux ardents et non aux émasculés et aux esprits moroses.

Hommes et femmes qui me lisez, ce sera mon souhait le plus sincère, prenez toute votre part de bonheur et d'amour.

Fernand Cathala.

Notre souscription

Chavanes (Orléans), 3; Rouchaud (Bordeaux), 4 ; Ch. Fouyer (Villeneuve-sur-Lot), « Aux sources de la douleur », 3 ; Gayon (Paris), 3.

Limoges : D. Nouvel, 20 ; Thomas, 8.

Total : 41.

Listes précédentes : 205.

A ce jour : 246.

Une bonne affaire

On sait, ou on ne sait pas, parce que cela n'intéresse pas tous les copains, que Flandin a réussi à écarter la discussion sur les décrets-lois, par une habile manœuvre.

Le vote de la question préalable a même donné lieu à tant de rectifications qu'on dût arrêter les frais rapidement, autrement la majorité se serait transformée en minorité.

A ce propos, *Candide* se répand en lamentations sur la répercussion à la Bourse, des manœuvres politiques. Il paraît que le lendemain de cette discussion orageuse, les rentes fléchirent de 2 ou 3 points, la banque de France abandonna 500 francs. Cela provient des intrigues de couloirs ; on parle d'un cartel nouveau, de démagogies financières et alors la Bourse ne peut pas être solide.

Ça s'est traduit, dit *Candide*, rien que pour les rentes perpétuelles et à long terme par une perte de substance de plus de 3 milliards pour le portefeuille français.

Vous vous demandez, sans doute : « Qu'est-ce que ça peut bien nous faire, nous qui ne possédons pas de rentes ? ».

Moi non plus, hélas ! Mais attendez, je vais vous le dire : Du moment que, quand ils s'agitent, nos députés font perdre de l'argent — et 3 milliards c'est une somme — quand ils sont calmes, ils en font gagner ? Partant de ce principe, si on pouvait les faire rester tranquille — pas longtemps, parce qu'il ne faut pas demander l'impossible — mais une semaine seulement, cela ferait 6 jours à 3 milliards que l'on pourrait récupérer pour les chômeurs. C'est ça qui serait une affaire : 18 milliards !

On les endormirait au besoin, le bénéfice en vaut la peine. Il est vrai que moi, pauvre Jacquou, je dis peut-être des bêtises, n'ayant jamais rien compris aux affaires de Bourse. Il est même probable que s'il m'arrive une fois d'entrer dans le palais de la finance, ça sera en compagnie de quelques rentiers de mon genre et nous serons, ce jour-là, porteurs de toute autre chose que des rentes. J'ai même le pressentiment que la barre dont je me munirai ne servira peut-être pas qu'à barrer des chèques.

Jacquou.

Carnet de l'Errant

Dans le *Petit Provençal*, le néo-socialiste Pierre Renaudel ayant, sans doute, épuisé son répertoire de dialectique marxiste, ou, peut-être, dans l'espoir de réhausser la chancelante renommée du retors politicien que fut Jaurès, ne trouve rien de mieux que de faire un parallèle entre Tolstoï et Jaurès et, pour atteindre un tel but, rapproche une dépêche publiée lors de la mort de Tolstoï — dépêche qui témoigne de l'empreinte sculptée par les écrits du célèbre écrivain russe, dans l'âme de son peuple — d'un fait dont Renaudel même fut témoin. Il écrit :

« J'ai été chargé, après l'assassinat de Jaurès, d'attendre, à la gare, Mme Jaurès. Un formidable va-et-vient des voyageurs encombre la gare d'Orsay. Les autorités, ayant décidé de ne laisser pénétrer sur les quais que les personnes munies d'un ticket spécial, sans songer, je ne sais pourquoi, à utiliser ma carte de député, je me rends à la salle où les tickets spéciaux sont accordés et, là, je me trouve en face d'un petit employé, l'air narquois, qui me demande : « Pourquoi voulez-vous pénétrer sur les » quai ? » — « Je viens attendre Mme Jaurès au train d'Albi.» A ces simples mots, je vis la figure de mon interlocuteur se décomposer. Il se leva précipitamment et quitta son siège. « Prenez ce que vous voudrez », me dit-il, la voix étranglée par un sanglot, et il jeta devant moi son carnet de tickets pour aller fondre en larmes. L'émotion du petit cheminot en dit long et vaut la plus belle oraison funèbre ».

Mon cher Renaudel, votre parallèle porte à faux parce que Tolstoï « cherche bravement d'où vient le mal ». Et d'anneau en anneau, se déroule la chaîne effrayante des responsabilités. Les riches d'abord et la contagion de leur luxe maudit qui attire et déprave. La séduction universelle de la vie sans travail. L'Etat ensuite, cette entité meurtrière, créée par les violents pour dépouiller et asservir à leur profit, le reste de l'humanité. L'église associée; la science et l'art complices...

Comment combattre toutes ces armées du mal ? D'abord en refusant de s'y enrôler. En refusant de participer à l'exploitation humaine. En renonçant à l'argent et à la possession de la terre, en ne servant point l'Etat. Mais ce n'est pas assez; il faut « ne pas mentir », ne pas avoir peur de la vérité. Il faut « se repentir » et arracher l'orgueil enraciné avec l'instruction. Il faut enfin travailler de ses mains. « Tu gagneras ton pain à la sueur de ton front ». C'est le premier commandement et le plus essentiel (1).

Oh ! je sais qu'on peut reprocher à Tolstoï de n'avoir jamais mis en pratique son évangile, mais il faut reconnaître qu'il fut un homme sincère, constamment en lutte, — sans jamais les vaincre, — avec son atavisme et son milieu et cette fugue, à la veille de son trépas, est la preuve la plus éclatante de la lutte titanique de la double personnalité de cet homme qui, après avoir fuit la société des écrivains menteurs, finit dans un désespoir immense, par fuire ceux qu'il aimait le plus, sa femme et ses enfants.

Jaurès, que fait-il ? En véritable scribe, en pharisien accompli, ne combat pas l'Etat, mais en est digne représentant, défenseur acharné, tribun de valeur, il se sert du verbe pour berner la foule, laquelle, comme toujours, voit en lui un prophète et tandis que Tolstoï disait : « Pour que le salut d'un peuple soit complet, il faut que tout le peuple y concourt », Jaurès, du haut de sa chaire, affirmait qu'un peuple atteindra son bonheur intégral lorsque le parti socialiste serait maître du pouvoir, se faisant, ainsi, l'instrument maudit de la perfidie humaine.

Tolstoï « s'efforce toute sa vie vers un idéal qui est toujours plus lointain » (2). Jaurès ne fait aucun effort et s'adapte merveilleusement bien au milieu dans lequel il végète; tellement bien que cet homme illustre et amant de la paix perpétue l'hypocrite mensonge d'une guerre juste et dépose, sur les bancs du gouvernement, une « proposition de loi » concernant la guerre et où il dit : « L'éducation de l'armée active comprend trois phases : l'éducation préparatoire des enfants et adolescents, l'école des recrues, les convocations périodiques ». Et voici où Mussolini a pu puiser pour former les cadres des « babilla » . Une éducation préparatoire est instituée pour les enfants et adolescents de 10 à 20 ans. Cette éducation ne sera pas un apprentissage anticipé des manœuvres militaires. Elle sera, avant tout, une éducation de santé et de souplesse, par la gymnastique, la marche, les mouvements rythmés, les jeux d'adresse et de vitesse, *les exercices de tir* ». Et tandis qu'à présent le parti socialiste proteste lorsque le gouvernement admoneste les instituteurs désobéissant aux ordres donnés, Jaurès a écrit : « Les instituteurs *seront mis en état*, par un enseignement approprié dans les ecoles normales, de remplir leurs fonctions d'éducateurs physiques », ce qui est l'équivalant de l'action développée par les instituteurs soumis au régime fasciste. Et Jaurès de continuer : « Les familles des enfants et adolescents, convoqués aux exercices éducatifs, seront averties que des *notes seront prises et gardées sur leur exactitude et leur zèle. La négligence habituelle sera punie par des sanctions diverses qui pourront se cumuler et qui seront notamment l'interdiction de toutes fonctions publiques au moins pour un temps déterminé, et l'obligation d'un séjour plus prolongé à l'école des recrues* » (3).

Comment ne pas voir, dans les lignes précédentes, le retour à l'esclavage préconisé comme bien-être de l'humanité ?

Laissons à Mussolini le soin de mettre en pratique, avec ses cadres de préparation pré-militaire et post-militaire, la fameuse proposition de loi de Jaurès et contentons-nous de démontrer les conséquences funestes de la fantaisie criminelle d'un homme qui eut la prétention de faire le bonheur de l'humanité, en employant la coercition la plus brutale. Les Tardieu et Cie ne sont que des ombres à côté de cette affirmation jauressienne : « La nation armée signifie nécessairement la nation juste ». Et dans les lignes qui vont suivre, nous constaterons à quelle aberration peut nous amener le démon du pouvoir : « Si une nation est bien résolue à une politique de paix et de justice, si elle n'a vraiment d'autre ambition que de protéger sa propre vie, pourquoi son gouvernement *hésiterait-il à faire appel d'emblée, pour le salut commun, à toutes les forces viriles* ».

La loi Paul-Boncour ne s'est-elle pas chargée de résoudre ce point délicat ?

Jaurès s'enlise de plus en plus : « Est-ce la faute de l'Etat s'il est obligé d'appeler à la frontière tous les citoyens, ceux-là même qui ont fondé une famille et qui sont retenus par la douceur tout ensemble et par les désirs du foyer ? La Nation en se défendant défend toutes les familles, la liberté — laquelle ? celle de se faire tuer peut-être — la sécurité, la fierté de tous. Que tous répondent à l'appel. C'est la justice même qui crie vers eux. Ils ne désertent pas leur foyer; ils le protègent et l'annoblissent. Et, d'ailleurs, pères ils n'auront fait, pour leurs enfants, en leur assurant un avenir de liberté (?) dans une patrie libre, qu'en leur ménageant, par une lâche tendresse, la protection précaire d'un chef de famille déshonoré, dans une nation asservie *par sa faute et livrée par lui à tous les hasards.* » (4).

Voilà comment Jaurès a chanté, d'une façon mielleuse, l'hymne au patriotisme.

Cet internationaliste a touché le faîte du plus grand mensonge de tous les temps et sa prose est d'autant plus criminelle qu'elle a la prétention de nous inculquer la notion de la Nation menacée par les hardes barbares.

Il me semble avoir suffisamment démontré que « Tolstoï n'appartient pas à l'élite vaniteuse, il n'est d'aucune église, — pas plus de celle des scribes, comme ils les appelait, — que de celle des Pharisiens de l'une et de l'autre foi » (5), tandis que Jaurès est l'esclave d'un parti, d'un gouvernement; il est le précurseur de l'esclavage fasciste qui règne sur le monde entier, y compris la Russie rousse. Et voilà pourquoi je pense que Renaudel a commis une mauvaise action en voulant rapprocher deux hommes que leurs méthodes, leurs théories, ont séparé à jamais.

Luca Brigliano

(1) (2) **Vie de Tolstoï,** par Romain Rolland.
(3) Voir **L'Armée nouvelle,** de Jaurès.
(4) in ibid.
(5) **Vie de Tolstoï,** par Romain Rolland.

Le problème du chômage

Nos camarades de l'Institut Francisco Ferrer, de Lyon, (ancien groupe Libre Examen) viennent de publier une importante étude sur le *Problème du Chômage*. Le numéro : 0 fr. 50.

Ceux qui désireraient en diffuser voudront bien adresser leur commande au secrétaire de l'Institut Francisco Ferre, place des Terreaux, n° 4, Lyon.

Les 25 exemplaires : 8 fr. les 100 : 30 francs.

La fête de l'âne

Vous souvient-il de l'âne miraculeux de Jésus ? Vous l'avez peut-être oublié, ou bien ignorez-vous son épopée merveilleuse. Je vais vous la narrer très brièvement pour la clarté des origines supposées probables de la Fête de l'Ane.

Jésus, selon les évangiles, avait décidé de faire une entrée solennelle dans Jérusalem; il se proposait, une fois pour toutes, de faire une impression durable sur ses contemporains. A cet effet il envoya ses disciples marauder un âne qu'il enfourcha aussitôt; et le voilà, en ce bel équipage pénétrant dans la ville sous les acclamations d'une douzaine de partisans. L'âne devenu inutile dut être abandonné — les évangélistes sont muets sur son sort, ce qui est regrettable, ne serait-ce que pour savoir ce qu'avait pensé de ce procédé le propriétaire de l'âne. — Fort heureusement cet âne n'était pas dépourvu de raisonnement, il avait compris qu'il avait joué un rôle important dans l'accomplissement d'une grande mission, qu'ainsi il était entré dans l'histoire; un rôle passager serait sans éclat, qu'il fallait, pour ne pas tomber dans l'oubli, un épilogue en apothéose. Rentrer chez son véritable maître n'était pas dans son plan; ayant peut-être eu connaissance du sort de son cavalier occasionnel et, sait-on jamais avec un âne intelligent, redouta-t-il quelque répercussion désagréable pour lui ? Le fait est qu'il prit le chemin de la mer, se nourrissant comme les conquérants sur le pays.

A la vue de la mer notre âne est pris du désir de visiter des pays nouveaux. C'est ici que commence le miracle manifeste ; l'âne s'engage en mer qui se durcit aussitôt sous ses pas, au point qu'il peut traverser la Méditerranée à pied sec en passant par les îles de Chypre, Rhodes, Crète et Malte, pour atterrir enfin à Aquilée, au fond de l'Adriatique — ses biographes n'ont pas dit, à ma connaissance, et c'est fort regrettable, comment il se nourrit pendant sa traversée. Il séjourna à Aquilée quelque temps pour venir s'établir définitivement à Vérone, où il vécut très longtemps, fit des miracles et mourut comme le commun des ânes.

On lui fit des funérailles magnifiques, il eut une grande vénération, ses restes furent déclarés reliques, ils furent enchassés à l'église de Notre-Dame-des-Orgues. Il a sa fête avec procession, reliques portées, par la ville; il eut même un chant à la messe.

Nous avons, en France une réplique, ou à peu près, de l'âne de Vérone dans cette galéjade provençale de l'âne de Gonfaron, petite localité du Var, qu'on fait voler le jour de la fête patronale. Lui aussi fait un miracle, et pas contesté, celui-ci, sans cesse renouvelé, de faire rire aux larmes ceux qui entendent conter ses aventures.

Cette fête passa dans les autres pays. En France elle fut particulièrement célébrée; elle s'y introduisit sous le nom de *Fête de l'Ane*, elle devint de modifications en altérations la mascarade ci-dessous, en perdant son caractère premier qui, au fond, ne valait pas mieux.

Pour être précis je dois dire que les auteurs ne s'entendent pas absolument sur l'origine et l'épopée de cet âne; mais ils sont parfaitement d'accord sur l'épilogue à savoir : vénération religieuse des reliques d'un âne (1); ce qui est suffisant pour démontrer comment les cléricaux exploitent l'immense bêtise humaine. Mon information historique sur le programme des fêtes n'est pas non plus en complet accord; on me fera, par conséquent, grâce pour la situation des lieux où ces fêtes se sont déroulées; mais ce qui est formellement certain, c'est qu'elles ont eu lieu dans une des villes désignées.

A Beauveais on choisissait le plus bel âne du pays, on le sacrait évêque. Ici, je passe la parole à l'abbé Duvernet, qui dit dans son *Histoire de la Sorbonne — Episcopat de l'âne* : « On le coiffait d'une mitre, on le » harnachait d'une chape, et on l'installait » cérémonieusement au milieu de la nef... » Les prêtres et le peuple célébraient, en » chantant, la douceur, les grâces, la beau- » té et la force de l'âne chapé... Au lieu de » neuf *Kyrié Eleisson* les chantres répé- » taient neuf fois *Hi ! Han !* — Au lieu de » l'*Ité Missa est*, le prêtre se mettait à brai- » re et le clergé répondait en braïant. » Ce devait être charmant ! Je me prends à regretter que ces fêtes aient été abolies, aux jours moroses on eût pu aller se rafraîchir de quelques pintes de bon sang. Elles se sont continuées assez près de nous, un acte du chapitre de Sens, daté de 1517, en autorisait la célébration.

A Rouen, le cérémonial était bien différent, on allumait un grand feu au milieu de la nef, puis on plaçait des figurants représentant, les uns des Juifs, d'autres des Gentils; autre groupe, composé d'ecclésias-

tiques grotesquement habillés, représentait les prophètes de l'ancien testament, ainsi que Moïse et Aaron. Les chantres apostrophaient les uns et les autres en termes barroques convenables au personnage et à la cérémonie. L'ouvrage dans lequel je puise ces détails étant mutilé, je ne puis dire si un âne y figurait; cependant on y chantait en de nombreux couplets en latin son ancienneté, sa vitesse à la course et aussi les coups de bâton qui lui étaient prodigués pour hâter sa marche lente.

C'était, comme on peut s'en rendre compte, tout à fait édifiant et bien fait pour convaincre les récalcitrants de la nécessité de la religion.

G. Lencontre.

(1) On entend par reliques : les restes des saints ; l'âne de Vérone aurait donc été sanctifié. (G. L.).

TERRE LIBRE

NUMÉRO 11 (MARS)

Terre Libre comporte dix éditions régionales ayant chacune une page spéciale rédigée par la région. Préciser l'édition désirée.

L'exemplaire : 0 fr. 25. Les dix, franco : 2 fr. 50. Adresse : 10, rue Emile-Jamais, Nîmes.

Un numéro FERRER

En mars, « Le Semeur » consacrera un numéro spécial à l'éducateur, au révolutionnaire assassiné par les prêtres.

Nous pouvons déjà annoncer la collaboration certaine de : L. Barbedette, Sébastien Faure, Hem Day, Edouard Rothen, Jules Blanc, Ixigrec, Rhillon, Lacaze-Duthiers, etc.., tous écrivains connaissant parfaitement la vie et l'œuvre de Ferrer.

Ce numéro sera illustré par deux portraits dont l'un de Maurice Goossens et de nombreux dessins.

Malgré qu'il paraîtra sur 8 pages, ce numéro sera laissé au prix d'un numéro ordinaire, soit 0 fr. 50 ; les 10, 4 fr. ; les 100 35 fr. Passez vos commandes à l'avance à A. Barbé, boîte postale, Falaise (Calvados).

Participez à notre concours de mots croisés non-conformistes doté de nombreux prix, dont un de 100 francs. Demandez-nous un numéro spécimen.

« Le Semeur » 265 est paru, le réclamer.

Marseille

COMITÉ DE DEFENSE SOCIALE

Le Comité de Défense Sociale organise, le dimanche 10 mars, à 9 h. 30 du matin, salle Ferrer, un meeting à la Bourse du Travail en faveur du droit d'asile contre les expulsions des camarades étrangers, en prélude d'une vaste campagne d'agitation régionale. Cette campagne nécessitant de gros frais pécuniers, les camarades sont priés d'apporter leur solidarité. Leur obole sera la bienvenue ; prière de la faire parvenir à la permanence, tous les soirs de 6 à 7 heures, salle des femmes, ancienne Bourse du Travail.

Miston.

GROUPE D'ACTION ANARCHISTE

Le Groupe d'Action Anarchiste adresse ses plus vives sympathies aux camarades qui, par leur présence ou leur activité, ont contribué au succès de notre fête du 17 février.

Il remercie particulièrement les copains et compagnes de Solliès-Pont, dont l'effort tant artistique que moral et matériel nous a donné une preuve complète de chaude solidarité, ainsi que les camarades objecteurs de conscience et espérantistes de Marseille qui ont marqué leur sympathie à l'égard de notre groupement tant par leur présence que leur concours direct.

Nous portons à la connaissance des copains de Marseille qu'une fête de solidarité aura lieu à Soliés-Pont vers la fin avril. Nous espérons qu'ils feront leur possible pour y assister nombreux, afin de resserrer plus étroitement les rapports entre les uns et les autres et rendre ainsi notre action plus efficace.

Les bénéfices de la fête ont été répartis entre les groupements suivants : Groupe de l'Entr'aide, Comité de Défense Sociale, Comité régional Pro-Pressos, Comité pour les victimes politiques italiens.

Pour le groupe : Battesti.

CONFERENCE LAPEYRE

C'est devant une nombreuse assistance que le délégué de la C.G.T.S.R. expose avec clarté le plan de notre organisation qui, seule, réalisera l'émancipation intégrale des groupes et des individus, une critique des deux C.G.T. politiciennes amène quelques murmures des Jeunesses Communistes. Un d'eux essaye de défendre le militarisme rouge qui n'est pas le même, dit-il, que le militarisme blanc, comme si un bâton rouge ou blanc n'était pas un bâton.

Un camarade de la C.N.T. fit l'historique du dernier mouvement en Espagne et s'éleva avec indignation contre les calomnies répandues par la presse socialiste et communiste. Les camarades de la C.N.T. et de la F.A.I. ne sont pas des lâches, mais ils ne veulent pas faire le jeu des assassins de Casas-Viéjas et du Catalanisme exploiteur et assassin.

Un ordre du jour présenté par le bureau, est accepté à l'unanimité. Un Assistant.

La Ciotat

BRAVO, LE MONTEUR !

J'ai suivi avec un réel intérêt la campagne de notre camarade « Monteur » dans notre petit journal sur « L'installation d'un chauffage » à l'école Louis Marin.

Ses cinq articles eurent un succès énorme : 1° parce que bien présentés ; 2° les arguments étant irréfutables et... officiels. Notre camarade s'est révélé un iconoclaste de premier ordre, car il a brisé les « Trois mousquetaires », qu'il dit, d'une façon admirable et peut-être les morceaux seront très difficiles à recoller.

Athos, Porthos, Aramis et d'Artagnan sont campés de main de maître. Le petit Athos se voit à la... « Ligue Républicaine » et aux Messageries Maritimes criant à l'un, criant à l'autre et gueulant sur un troisième, ce qui ne veut pas dire que l'on soit supérieur, mais ce qui veut souvent dire que l'on est incapable de faire quelque chose de sérieux. Aussi, un beau jour, l'on trinque.

Porthos ! lui, s'en allant avec ses bras ballants, le ventre en avant et son gros chapeau en arrière. Le vrai type du bourgeois je m'enfoutiste ; entrepreneur de maçonnerie — à des moments où l'on gagne de l'argent — ce qui lui a fait supposer être technicien dans l'art de la construction de bassins et d'une école. Sa haute technicité s'est arrêtée à son air je m'enfoutiste pour le malheur des contribuables Ciotadens qui payent l'impéritie de ce Monsieur, sur les feuilles d'impôts.

Aramis est infatué de lui-même — sans doute parce qu'une fois un monsieur, dans un journal local : « Le Phare Rouge », avait écrit : « L'on dit le plus grand bien de Lirmé-Casquettes, on le dit intelligent et dévoué ; mais attendons-le à l'œuvre ». Son intelligence et sa technicité se sont révélées, se sont épanouies pour le plus grand bien de la maison n° 4, du Directeur des travaux et pour le malheur des Ciotadens, dans l'adjudication pour l'installation du dit chauffage. Ce monsieur ferait mieux d'être moins intelligent et moins dévoué, car sa postérité ne sera pas de longue durée.

Quant à d'Artagnan, avec sa voix fluette, c'est le vrai type de l'arriviste. C'est le type qui sait se créer des amitiés partout, qui sait louvoyer, qui sait nager, qui sait s'applatir au besoin pour arriver à ses fins. N'a-t-on pas dit... — mais que ne dit-on pas ? — : Toujours est-il que nous voyons le monsieur à la tête d'une fortune que l'on pourrait taxer de scandaleuse, tellement elle a été amassée — honnêtement — en si peu de temps. D'Artagnan ne restera plus longtemps au « service de la collectivité ».

Mon ami « Le Monteur » n'a sans doute pas tout dit ce qu'il avait à dire sur cette affaire de chauffage et probablement il reviendra sur la question. Mais je me permets de lui faire remarquer qu'il a oublié quelque chose car le « Cahier des charges pour le concours de l'installation du chauffage » porte :

« Art. 4. — L'installateur devra garantir par contrat, la consommation en ordre de marche et établir un « bilan annuel » de l'exploitation ».

Nous attrapons, une fois encore, les Trois Mousquetaires en flagrant délit d'incapacité ou de connivence, car la maison n° 4 si nous écoutons le rapport de d'Artagnan, directeur n'a pas « calculé le bilan annuel ». Cette maison étant exclue d'office du concours — n'ayant pas calculée le bilan — a eu le travail avec son prix forfaitaire le plus élevé. Comprenne qui pourra !

Allons ! les Trois Mousquetaires, débarrassez le plancher ! Un coup de balai s'impose ! Oh ! pas par le bulletin de vote — car ce serait remplacer un cheval borgne par un cheval aveugle — mais par la propagande révolutionnaire.

Le Démonteur.

P.-S. — Il va sans dire que certains ne manqueront pas de se servir de notre campagne pour se créer une auréole politique. Mais que ceux-ci sachent que nous ne les manquerons pas.

FEDERATION ANARCHISTE DE LA REGION PROVENÇALE

Le Congrès annuel de la F. A. R. P. aura lieu le 17 mars prochain, salle de l'Athénée, 3, boulevard de la Corderie, premier étage.

A l'ordre du jour :

1° Lutte contre le fascisme ; 2° Fête au bénéfice exculsif de nos camarades espagnols de la C. N. T. et de la F. A. I. ; 3° Renouvellement du bureau.

Correspondance, suggestions, adhésions au camarade Casanova, 2, cours Lieutaud, Bar Provence.

Le Secrétaire.

Nice

CONFERENCES SOCIALES

Mercredi dernier, une conférence avait été organisée par un groupement d'avant-garde, et c'est notre camarade Braman, le militant syndicaliste révolutionnaire à la foi si ardente et toujours un des premiers sur la brèche sociale, qui traita le sujet suivant : **Historique de la révolte des marins de la Mer Noire.** Notre ami ayant vécu cette héroïque tragédie, nous fit revivre intensément ces épisodes si mouvementés de la lutte révolutionnaire de ce pays et de cette époque où, en France, la révolution russe fut surtout soutenue, défendue par les libertaires, le tout émaillé de souvenirs, de citations qui font honneur à l'esprit de réflexion et d'observateur de notre camarade. Une nombreuse et attentive assistance de militants de divers groupements applaudirent chaleureusement cette intéressante causerie historique et le véritable talent oratoire de l'ami Braman.

Le Roulant.

FRIPOUILLERIES FASCISTES

Comme toutes les bêtes puantes, détrousseuses de cadavres, les hordes fascistes n'opèrent que dans l'ombre protectrice de la nuit pour satisfaire leurs bas intincts de charognards.

Dernièrement, à la salle Bréa, une cinquantaine de ces cocos tombèrent bravement à coups de matraque sur l'ami Béman et un militant communiste, malgré l'invitation faite à la contradiction, ce qui prouve que tous les moyens crapuleux sont à leur actif.

Ces anormaux viennent de manifester leur courage en démolissant, une nuit de la semaine dernière, les vitrines de certains camarades artisans ou petits commerçants connus par leurs idées d'avant-garde et englobant dans leur haine hystérique quelques magasiniers israélites.

Ces coquineries nous feraient hausser les épaules si elles n'étaient épaulées par la police qui, quoique connaissant les auteurs de ces idioties, ne fait rien pour mettre un terme à ces agissements. Il est vrai que si c'était des ouvriers, ils seraient déjà sous les verroux, mais les fascistes ont droit à tous les égards.

Qu'importe, nous sommes prêts à rendre coup pour coup et mettre en application la loi du talion : œil pour œil, dent pour dent.

Groupe Antifasciste Niçois.

LIMOGES
AUX ECHOS

COURAGEUX ! ! ! HISTRIONS

Socialards et confédérés — deux têtes sous le même bonnet — ont juré de nous faire crever... de rire.

Dans « Travail », rédigé par les « mal aux mains » que sont les permanents, — l'organe des confédérés exhale sa rancœur, à propos de la conduite que reçut Jouhaux dans sa dernière exhibition.

« Eléments unitaires et autonomes faisant chorus avec de pseudo-militants anarcho-syndicalistes et pour corser deux ou trois repris de justice, s'en donnant à cœur joie, appuyés par un groupe de « gomina », — lisez allusion des fascistes. — Tels furent les perturbateurs — une trentaine — qui tentèrent d'étouffer la voix de Jouhaux qui, malgré une collusion infâme — que de grands mots pour une salubrité naturelle et nécessaire — s'est fait entendre... à Limoges !

Voilà un aperçu de la prose vengeresse... adressée à notre égard. Cela est signé : « Bu reau de l'U.D. ». Et dans un articulet anonyme, le même sans doute — le courage ne l'étouffe qu'en rêve — constate que seuls les confédérés marquèrent en face du fascisme et notamment le 8 octobre, face aux spadassins de Large et Dorgères « leur volonté » de barrer la route au fascisme.

J'ai toujours cru qu'il était bon, lorsqu'on avait la chemise sale, de ne pas monter au mat de cocagne ; de même, j'aurais cru que les confédérés, qui n'ont que reniements, dégonflages, lâchetés à leur actif, auraient eu la pudeur de ne pas mettre **leur courage d'histrions** en évidence.

Voyons voir, confédérés, « votre volonté de barrer la route au fascisme ». Il y a une dizaine d'années, lorsque le fascisme naissant se présenta sous les traits de la vieille baderne de Castelnau qui vint à Limoges, que firent les amphibies socialo-confédérés ? Ils s'abstinrent courageusement à la splendide et virile manifestation qui eut lieu à cet effet. Ils interdirent même à leurs ouailles d'y participer. Leur défaite électorale de 1928, où quatre députés sur cinq avaient mordu la poussière, seule, les décida, bien plus tard, à faire semblant de revenir à une plus saine compréhension de lutte ouvrière. Le soir même de la manifestation leur journal de classe (!) « Le Populaire » était hué, conspué, par les manifestants.

En 1927, à une réunion de l'A.R.A.C., salle de l'Union, les fascistes avaient la prétention d'assommer les ouvriers présents, des diverses tendances, et ce ne sont pas les leaders confédérés ou socialards, permanents ou titulaires de plaçous qui secouèrent les Cousty, Arbellot, Gilbert, de l'U.N.C. et autres. Nous n'avons pas été vous chercher, nous, les pseudo-militants anarcho-syndicalistes.

Le 8 octobre 1933, que firent les socialistes pour la réunion Large et Dorgères ? Ils firent paraître dans « Le Populaire » du même jour : que les élus socialistes s'abstiendraient de participer à la réunion et les confédérés, sous la conduite de la baudruche Daudin, se retirèrent piteusement, après avoir essayé de causer. « **Leur volonté** » de barrer la route au fascisme **à ce moment** ne nous incitait pas, malgré notre désir de lutte, de faire le jeu de ces **histrions si froussards et si peu conséquents avec eux-mêmes.**

Pour le souci de la vérité, en plus des Jeunesses socialistes, de deux communistes, d'un instituteur socialiste, qui se trouvaient en plein guépier, un seul réagit : c'est Forgeron, de la céramique, qui hélas ! ne se montra pas aussi courageux dans le dernier conflit de cette corporation.

Et lorsque, dehors, plus nombreux, reformés, je proposais à Daudin, à Sénélas, à Barette — les deux communistes qui avaient écopé — et à Masbatin de rentrer à nouveau et de nous imposer, seul, Masbatin accepta. Daudin et Sénélas me dire que c'était impossible, parce que tous n'étaient pas comme moi.

Sur votre courage dans l'affaire du 8 octobre, « braves confédérés », j'attends votre réponse. Vous auriez mieux fait de vous taire. Vous vous plaignez d'avoir été assaillis et vous dites que ces soi-disant syndicalistes réservent leurs coups pour leurs camarades de misère et de travail. Citez un des nôtres qui ait assailli un frère de misère ; nous vous attendons encore sur ce point. J'ai écrit, je le revendique, que si les permanents écopent, ce sont les risques de leur métier ; nous ne frapperons quiconque les premiers, mais, nous le répétons, si l'un de nous est touché un jour, nous ne nous acharnerons pas sur un de nos semblables. Nous saurons trouver les responsables, et, où ils se trouveront, **ils dérouilleront.**

L'affaire de Lyon, où les revolvers parlèrent ? Parlez-nous du palais Rameau, à Lille, en 1922 et des apaches de Rivelli, stylés par Jouhaux, Bidegaray et consorts.

La venue de Maurras à Limoges ? Mais vous confédérés, avec vos huit mille adhérents et vos soixante syndicats, qu'avez-vous fait ? Les morts ? Qu'attendiez-vous pour « payer » d'exemple ? Et, où vous n'avez rien fait, « le groupuscule C.G.T.S.R. » aurait dû faire quelque chose !

Vous auriez dit que nous aimions nous battre, et que nous ne cherchons que plaies et bosses, n'est-ce pas, « fiers révolutionnaires » ! pour embêter la municipalité S.F.I.O., alors que personne ne dit rien.

Pour les repris de justice, nous ne comprenons guère l'allusion, néanmoins certains « repris de justice » — l'on peut l'être aisément dans cette société — valent bien certains socialards-confédérés, défenseurs de l'ordre établi et pourvoyeurs de prison, dont le sinistre Delory — pour notre ami Girier-Lorion — fut un triste échantillon, parmi de nombreux.

Dans notre lutte pour la vie, il est besoin de nous faire rire, c'est un puissant dérivatif. Vous y avez réussi, « courageux » histrions !

Camille Laberche.

A. I. T. — C. G. T. S. R.

Samedi 2 mars 1935, à 20 h. 30, salle des fêtes de l'Hôtel de Ville, réunion publique et contradictoire. **Paul Lapeyre**, délégué de la C.G.T.S.R., démontrera, sous le poids de la crise, la faillite de tous les systèmes politiques.

Les militants des organisations autonomes, confédérées et unitaires sont invités à venir apporter leur point de vue. Liberté de parole assurée.

Le gérant : Camille Laberche.

Travail exécuté par des ouvriers syndiqués

Imp. RIVET, 21, ancienne Route d'Aix.